
Essai sur les origines de la canadianité*

Denys Delâge
Département de sociologie
Université Laval

Ces quelques milliers d'émigrants français aux XVII^e et XVIII^e siècles ne constituaient certainement pas un échantillon représentatif de la France d'alors. Paysans, artisans, engagés, soldats, filles du roi venaient surtout de l'Ouest, ils étaient plutôt pauvres, ils étaient majoritairement des hommes et, en principe, tous catholiques. Cet échantillonnage tronqué ne pouvait que conduire à un biais dans la reconstitution de leur société en Amérique ; déjà au départ se trouvaient des éléments de différenciation et de distanciation. Les deux plus importantes distorsions étaient le déséquilibre des sexes porteur de métissage et l'exclusion des juifs et des protestants porteur de monolithisme. Les recensements nominatifs de 1666, 1667 et 1681 révèlent qu'il y a parmi les colons six à sept hommes à marier pour une femme (Charbonneau *et al.*, 1987 : 58). Le projet missionnaire d'avant 1663 reposait en partie sur la conversion des autochtones grâce à la proximité de familles de « bons catholiques ». En prenant en charge la colonie en 1663, la monarchie allait reprendre puis durcir cette politique. En effet, la révocation de l'Édit de Nantes en 1685 concernait également les colonies où les autorités furent investies du pouvoir de faire abjurer les protestants (Bédard, 1978 : 32). On observe donc dès l'origine une tension entre le monolithisme et le métissage. La politique coloniale vise le monolithisme tandis que le côtoiement des Amérindiens et le

* Je remercie Eric Waddell pour ses précieux commentaires.

déséquilibre des sexes favorisent le métissage. Ajoutons encore que le projet religieux et politique de conversion au catholicisme et de francisation, s'il visait à transformer l'Autre en pareil à soi, n'en impliquait pas moins un mouvement vers l'Autre, donc une ouverture qui, à la manière d'une boîte de Pandore, allait libérer toutes sortes de transferts culturels (Charlevoix, [1744] 1976, vol. 3 : 322 ; vol. 1 : 344 ; Kalm, 1977 : 726-727). Remarquons, à titre de comparaison pour la même époque, que, si les populations coloniales britanniques étaient bien davantage diversifiées, cosmopolites et tolérantes des différences religieuses ; par contre, leur intérêt moindre pour les missions, leur équilibre démographique, leur économie agricole et forestière accapareuse de terres constituaient des conditions d'affrontement plutôt que de rapprochement avec l'Autre, c'est-à-dire avec les Amérindiens.

LA TRAVERSÉE, L'AMÉRIQUE ET L'HIVER

S'embarquer sur un navire à l'époque, oser affronter l'Atlantique, prendre le risque d'améliorer son sort, c'était faire rupture, c'était accepter, sauf exception, de ne plus jamais revenir, c'était refuser l'ordre des choses d'un monde qui, le plus souvent, vous marginalisait et oser tenter l'aventure. C'était certainement se dégager, ne serait-ce qu'un petit peu, de l'*ethos* du destin. La traversée actualisait cette rupture ; elle était dangereuse et éprouvante, elle vous enfermait dans le ventre d'un navire pour un mois et demi, deux mois, trois mois, avec le mal de mer, l'eau rance, la puanteur, l'exiguïté. Débarquer outre-Atlantique c'était un peu renaître, entreprendre une nouvelle vie. D'ailleurs, une fois atteints les bancs de Terre-Neuve, sur les abords du continent nord-américain, les marins baptisaient les voyageurs d'une première traversée. C'était un rite de passage, marquant la rupture, la mobilité, l'avancée (Sagard, 1976 : 29 [42-43], 22-23 [32-33] ; Proulx, 1984 : 124, 125, 130, 131, 137, 143, 154 ; Bonnefois, 1978 : 21). Rendus en Amérique, les immigrants pouvaient encore être des Français au Canada, mais venus pour y rester, ils n'allaient pas transmettre intégralement cet héritage identitaire : leurs enfants allaient être d'Amérique. Le long du Saint-Laurent, ils se désignèrent du nom de

« Canadiens », c'est-à-dire « gens habitant le Canada » plutôt que gens n'y faisant que passer. Le Canadien est donc celui qui habite le Canada. Le référent est géographique ; il est du côté de l'Amérique et, à cet égard, il s'oppose à la France et à l'Europe ; il est aussi du côté du nord et de l'hiver (Carle et Minel, 1972 : 30-32, 160 ; Bonnefois, 1978 : 140).

LES AMÉRINDIENS

Mais « Canada » est le nom par lequel Jacques Cartier avait désigné le pays dans lequel baigne le Saint-Laurent. Par extension, pour les Français, les Canadiens étaient les « Sauvages » habitant ces contrées. Les premiers colons ont retenu pour eux-mêmes le vocable désignant les Amérindiens. Les Acadiens firent de même, les Américains également. « Canada » renvoie donc, dès l'origine, au continent et à la présence amérindienne. Voyons quels furent les rapports des Canadiens avec les autochtones (Cartier, 1986 : 163 ; Charlevoix, [1744] 1976, vol. 3 : 42, 266, 351 ; Nicolas, *circa* 1685 : 121, 139).

En effet, les colons ne sont pas venus en immigrants pour s'intégrer dans les sociétés autochtones. Ils sont venus recréer un morceau de leur Europe, ici une Nouvelle-France, ailleurs une Nouvelle-Angleterre. Cela portait dès l'origine le germe d'une confrontation avec les premières nations. Selon les régions, en Amérique, cette confrontation a pris la forme d'une conquête brutale comme au Mexique ou encore la forme plus larvée, plus douce et plus graduelle de l'alliance. Au XVII^e siècle, le Canada s'est constitué sur les rives du Saint-Laurent avec les Français, comme d'ailleurs sur les rives de la baie James avec les Anglais, dans des rapports d'alliance avec les Amérindiens. Cela tient à plusieurs facteurs (Delâge, 1989 : 3-16 ; White, 1991 : 142-185).

1) Le premier facteur renvoie aux « terres veuves » pour reprendre une expression de l'historien américain, Francis Jennings (1993 : 169, 334). Au XVI^e siècle, les rives du Saint-Laurent étaient occupées par des agriculteurs, les Iroquoiens du Saint-Laurent. L'échec de la tentative de colonisation de Cartier et de Jean-François de La Rocque

de Roberval tient d'ailleurs largement à la résistance des premiers occupants. Les villages de ce peuple sédentaire ont tous disparu à la fin du XVI^e siècle à la suite de guerres intertribales pour l'accès au nouveau commerce des fourrures et d'épidémies qui ont probablement circulé avec la présence de nombreux navires de pêcheurs dans le golfe. En s'installant sur ces terres, les colons du XVII^e siècle ne délogeaient personne. Le pays n'était pas vide pour autant, les populations nomades continuaient d'occuper l'ensemble du territoire, regroupées dans l'embouchure des rivières à l'été et dispersées dans les territoires de chasse à l'hiver. À proximité de Québec seulement, il est probable qu'environ 1 500 Montagnais et Algonquins venaient pêcher l'été sur les rives du fleuve. Les colons étaient donc minoritaires, entourés d'Amérindiens bien plus nombreux qu'eux dans la première moitié du XVII^e siècle. Ayant remplacé les anciens sédentaires iroquoiens, les activités des colons devenaient complémentaires de celles des nomades (La Potherie, 1722, vol. 1 : 288 ; Charlevoix, [1744] 1976, vol. 3 : 186 ; Marie de l'Incarnation, 1971 : 735).

2) Le second facteur tient à la faiblesse de l'immigration qui du temps du Régime français n'atteignit jamais, avec les autochtones, le seuil d'une confrontation pour la terre.

3) N'oublions pas l'hiver, qu'il fallait apprendre à vaincre. Les Français ne savaient pas comment chasser dans la neige ni pêcher sur la glace, ni non plus comment se vêtir adéquatement. Il fallut bien apprendre des Indiens (Dollier de Casson et Bréhant de Galinée, 1903 : 12 ; Lebeau, [1738] 1966 : 64-65 ; Charlevoix, [1744] 1976, vol. 3 : 164-165).

4) Et puis quelle était la ressource de ce pays démuné à l'époque de mines d'or et d'argent ? Le climat n'y permettait pas les productions commerciales agricoles tropicales du coton ou du sucre. L'agriculture en fut une de subsistance. C'est la traite des fourrures qui fut le fondement de l'économie, elle occupa la plus grande part des exportations pendant les deux premiers siècles. Or, voilà, elle reposait sur le travail des Amérindiens. Dit autrement, les Amérindiens étaient indispensables à la prospérité de la colonie. Le père Charlevoix ne souhaitait-il pas voir la colonie développer davantage les pêcheries dans le golfe, justement pour éviter une trop

grande dépendance à l'égard des Amérindiens (Charlevoix, [1744] 1976, vol. 3 : 143) ? Si cela ne doit pas occulter que la traite fut la source d'un transfert de richesses au profit de la colonie, il n'en demeure pas moins que cette activité économique en était une de partenariat. Voulait-on explorer d'autres ressources, parcourir le continent à la recherche de mines ou d'un passage vers la Chine que toujours il fallait recourir à l'aide, au savoir, aux ressources, à l'appui des Amérindiens (La Potherie, 1722, vol. 2 : 178 ; vol. 3 : 304, 393 ; Nicolas, *circa* 1685 : 8).

5) Le cinquième facteur tient à l'absence d'État et de sociétés fortement hiérarchisées en classes en Amérique du Nord-Est. Les puissances coloniales ne pouvaient pas, comme ce fut le cas au sud, renverser un potentat, un clergé nobilaire et assumer à sa place le pouvoir sur les classes et les ethnies dominées. Le pouvoir était trop diffus.

6) La nécessité, l'obligation, d'alliances résulta également de la concurrence coloniale. Peu nombreux et implantés dans une région périphérique, les colons français retrouvaient en Amérique leurs rivaux britanniques, bien plus nombreux et bien plus prospères qu'eux. Le succès britannique avait un prix : l'immigration massive, la prospérité de l'agriculture et du commerce du bois commandaient l'accaparement de terres au détriment des autochtones. Rapidement, les nations de l'intérieur comprirent leur intérêt à s'allier à la colonie française tout aussi capable de les fournir en produits modernes (fer, poudre, armes, étoffes) sans s'accaparer de leurs terres. Évidemment, sur les rives de l'Atlantique, les relations ne furent pas qu'antagonistes entre Britanniques et autochtones comme l'illustre l'histoire des alliances autour de la traite des fourrures à partir d'Albany (New York), principalement. Globalement cependant, les Français ne pouvaient pas résister à la pression militaire de leurs voisins 50 fois plus nombreux, sans l'aide de leurs alliés amérindiens. De nombreux observateurs ont souligné que la force des Français tenait à leur alliance avec les nations amérindiennes. De leur côté, celles-ci ne pouvaient pas non plus résister à la poussée britannique pour les terres sans la poudre des Français (Nicolas, *circa* 1685 : 117-118 ; O'Callaghan (1883-1887), vol. 4 : 206 ; Nelson Memorial, 1696 ; Delâge, 1992 : 146-147).

7) Le catholicisme de l'époque était davantage missionnaire que le protestantisme. Il a conduit de nombreux prêtres jésuites, récollets, etc., à aller vivre parmi les autochtones, à apprendre leurs langues, à connaître intimement leurs mœurs. Inversement, il a amené de nombreux petits garçons et de nombreuses petites filles à étudier et à vivre dans les pensionnats des prêtres et des religieuses. Nous l'avons déjà souligné, le projet visait à transformer des peuples que l'on croyait sans feu, ni lieu, ni foi, ni loi, ni roi, en peuples catholiques et français. Pour le réaliser, il fallait soit aller vivre parmi eux, soit les recevoir chez soi. Dans un cas comme dans l'autre, la rencontre eut pour effet d'aplanir de nombreux préjugés. L'apprentissage des langues autochtones convainquit dès le départ du caractère complexe de ces sociétés, le côtoiement révéla l'existence de traditions religieuses, de chefferies, de manière de faire différentes qui valaient bien celles des Français. Ne retenons ici que l'exclamation élogieuse du père Louis Nicolas vers 1672 devant les secrets de la grammaire algonquine qui révèlent, à son dire, une langue merveilleuse, noble, polie découlant d'une divine intelligence (Daviault, 1994 : 23).

8) L'effondrement des populations autochtones à la suite des terribles épidémies de la période 1630-1660 a encore resserré la logique d'alliance. Tandis qu'en Nouvelle-Angleterre, cela ne faisait que libérer le sol pour l'agriculture des colons, en Nouvelle-France cela affecta tout particulièrement les commerçants amérindiens intermédiaires dans la traite. Les colons durent aller au-devant des nations productrices de fourrures. Ils étaient d'autant plus pressés de le faire que la concurrence était forte avec les Britanniques. Il fallait donc être les premiers à se rendre chez les Indiens.

9) Le neuvième facteur renvoie, comme nous le mentionnions au départ, au déséquilibre des sexes dans la colonie. En 1663, il y avait donc environ six ou sept hommes à marier pour une femme (Charbonneau et al., 1987 : 58, 18). Qu'ont donc fait ces hommes ? La plupart sont retournés en France. Les autres ? Ils se sont embarqués sur des canots à Montréal pour se rendre dans les Pays d'En-Haut, c'est-à-dire dans la région des Grands Lacs. Ils pourraient s'y marier et commercer. La question qui s'était posée en France : partir ou rester ? se reposait donc de manière analogue ici, sauf que

c'est en canot qu'on allait voyager. Évidemment, ce sont ceux qui avironneront en amont de Montréal qui connaîtront les rapports les plus étroits avec les autochtones. Plusieurs deviendront des Indiens, mais la plupart seront plutôt des intermédiaires, Canadiens des paroisses des Grands Lacs et du haut Mississippi, métis. Dans la colonie, depuis Montréal vers l'aval, ce seront certes les autochtones qui se retrouveront minoritaires en pays colonial. Néanmoins, la présence autochtone sera toujours importante et significative : celle des Amérindiens domiciliés près de Montréal (Iroquois, Algonquins, Nipissings, Abénaquis, Hurons), celle des commerçants autochtones aux foires, des nombreuses délégations d'ambassadeurs des Pays d'En-Haut, des écoliers et des écolières des jésuites et des ursulines, des esclaves pânis dans les maisons, des guerriers venus combattre avec les troupes françaises et les miliciens canadiens, etc. (Mathieu 1991 : 82-85 ; Dechêne 1974 : 220-226).

Remarquons ici comment la civilisation canadienne s'est constituée au plan géographique en deux versants qui catalysent une seconde tension, celle de la sédentarité et du nomadisme. Le premier versant est celui de la vallée du Saint-Laurent depuis Montréal vers l'aval : c'est la zone coloniale proprement dite et le territoire de la stabilité et de l'homogénéité relatives. Dès les années 1660, les colons y sont majoritaires et les autochtones minoritaires. L'intermariage y est exceptionnel. Le second est celui des Pays d'En-Haut, c'est-à-dire, en amont de Montréal, du bassin du fleuve et des Grands Lacs : c'est le pays des Amérindiens, là où ils sont partout majoritaires ; les voyageurs et les coureurs de bois y « avironnent d'espace et de mobilité » et c'est là qu'ils prennent femme, c'est donc le pays du métissage. C'est dans ces Pays d'En-Haut, qui finissent par s'étendre vers les Rocheuses, qu'eux-mêmes, leurs conjoints et leurs descendants deviennent, comme le souligne Pierre Anctil dans ce recueil, des intermédiaires culturels entre les sociétés coloniales et amérindiennes.

Les rapports entre Amérindiens et Français se sont formalisés dans le cadre d'alliances entre les représentants du roi de France et ceux des nations du Saint-Laurent et du bassin des Grands Lacs. L'Acadie et la Louisiane ont connu des alliances analogues. Il en fut de même des Britanniques et des Cris à la baie James et des

Néerlandais puis des Britanniques avec les Iroquois dans la colonie de New York. C'est cependant l'alliance franco-amérindienne qui regroupa le plus grand nombre de nations et couvrit, au XVIII^e siècle, l'intérieur du continent. En outre, en chiffres absolus et relatifs, beaucoup plus que les Néerlandais et les Britanniques, les Canadiens sont allés au-devant des Amérindiens pour commercer avec eux, chez eux, pour y habiter, pour s'y marier.

Les rapports entre nations amérindiennes et le pouvoir colonial français étaient relativement égalitaires jusqu'à la défaite et à la dispersion des Hurons et de leurs alliés autour des années 1650. Dans les rencontres diplomatiques, les chefs alliés des Français et le gouverneur à Québec s'interpellaient mutuellement par la métaphore de « frères », s'accordant ainsi un statut et un pouvoir analogues. À partir de 1660, les nations alliées, fortement décimées et affaiblies par les épidémies, exposées de surcroît à la poussée guerrière iroquoise laquelle était avantagée par l'acquisition d'armes à feu néerlandaises, acceptèrent de reconnaître pour leur père, le gouverneur français, représentant du roi, surnommé Onontio. Il en découlait qu'elles acceptaient d'être désignées par la métaphore des enfants. Certes, il y eut malentendu dès le départ sur la signification accordée à ces rôles et chacun tenta d'imposer son interprétation. Pour les Français, le père était investi d'autorité et de pouvoir. Pour les autochtones, le père était un protecteur et un pourvoyeur, dépourvu de tout pouvoir coercitif et dont même l'autorité morale pouvait, au moins dans certaines sociétés, relever davantage de l'oncle maternel. Il dût y avoir accommodement et les Amérindiens alliés acceptèrent de combattre pour un père qui les protégerait et les entretiendrait. Ce faisant, ils reconnaissaient à Onontio un pouvoir analogue à celui de leurs chefs et ils acceptaient de s'y confier. Onontio, par contre, allait profiter de son rôle central pour bâtir son hégémonie. Il allait accepter d'entretenir ses alliés pour les soumettre. À l'origine donc, l'alliance qui exprime l'échange, est également porteuse d'un rapport de pouvoir et le père n'est pas un vrai père. Il y avait un mensonge. Ce qui était à l'œuvre était plutôt une relation paternaliste : les Amérindiens qui demandent d'être protégés et entretenus, le gouverneur qui ne souhaite pas voir grandir ses « enfants-amérindiens », mais plutôt les garder pour

toujours sous sa coupe. L'alliance et la conquête étaient donc inextricablement liées. La politique des présents du roi offerts aux nations alliées exprime ces ambiguïtés, car le don qui marque l'amitié n'en masque pas moins un processus d'inféodation. Sur un autre plan, les mariages hypergamiques d'Amérindiennes avec des voyageurs canadiens investis du prestige et de la modernité de leurs marchandises de traite scellent l'alliance tout en reléguant au dernier rang du prestige les hommes amérindiens (Delâge, Sawaya et Jetten, 1996 : 2, 15, 18, 21, 98-99, 275-277).

Les Canadiens se sont définis par rapport à ce qui les distinguait des Amérindiens et des Français. Par rapport aux Amérindiens, ils se sont généralement représentés en plus civilisés, en plus raisonnables, en plus imbus de vérité religieuse, en plus organisés. Par rapport aux Français, ils se sont définis, ou encore ils ont été définis, dans la proximité avec les Amérindiens pour le côtoiement quotidien, la mentalité, les valeurs. Les Canadiens se seraient « ensauvagés ». Cela aurait été observable à leur esprit d'indépendance, à leur insubordination, à leur manière plus libérale d'élever les enfants, à leur mobilité géographique, à leur adaptation à l'hiver, etc. Il y a souvent beaucoup d'exagération, de même qu'une explication simpliste, relevant d'une logique de bouc émissaire que l'on pourrait exprimer ainsi : c'est à cause des Amérindiens si tant de défauts s'appesantissent sur les Canadiens ! Cette explication occulte tout particulièrement la modification des rapports de classe caractéristiques des sociétés coloniales du nord-est de l'Amérique. Par contre, cette explication n'est pas entièrement factice et il est certain que les cultures des autochtones ont influencé celle des Canadiens tant au plan matériel qu'à celui de l'univers symbolique, des valeurs et de l'identité (Delâge, 1992 : 151-163).

L'interaction entre autochtones et Canadiens a été intense et multiforme. Les colons des rives du Saint-Laurent depuis Montréal vers l'aval étaient minoritaires par rapport aux autochtones jusque vers 1660. Et tous ces hommes qui s'engagèrent dans la traite des fourrures voyageaient en pays amérindien. Ils constituaient environ 10 % des hommes de la colonie au XVIII^e siècle, davantage antérieurement. Lors de la conclusion de la Grande Paix en 1701, à Pointe à Callières, le tout Montréal assista au défilé de 1 300

représentants des nations autochtones. Toutes les entreprises guerrières, offensives comme défensives, comportaient des autochtones.

N'accumulons pas les exemples, les contacts furent multiples. Il en va de même des transferts culturels si manifestes dans l'adaptation à l'hiver des miliciens canadiens équipés de chiens et de toboggans, partant l'hiver pour des expéditions de petites guerres de deux ou trois mois, dans l'habileté à manier l'aviron et le canot, dans l'emprunt des vêtements, des techniques, des plantes médicinales aux autochtones. Cela s'observe également à l'utilisation généralisée du tabac et de la pipe, de même qu'à la culture des haricots, des courges et du blé d'Inde, même si ce dernier ne supplante pas le blé d'Europe. Au plan symbolique, on se représentera que ce sont les Amérindiens qui amènent les enfants peut-être parce qu'ils incarneraient les forces de la nature, peut-être également parce que s'y exprime une peur, un désir et un échange. Tandis que les hommes partent au loin et rêvent de « Sauvages », les « Sauvages » viendraient-ils rendre visite aux blondes et aux épouses esseulées ? (Dechêne, 1974 : 220 ; Delâge, 1992 : 110-151 ; Nicolas, *circa* 1685, 100 ; Havard, 1992 : 131-154).

Ces influences, ces transferts n'affectent évidemment pas également toutes les sphères de la société et ils sont toujours réinterprétés à l'intérieur de la culture coloniale hôte, ils n'en sont pas moins l'indice d'un métissage. Mais l'influence fut bien plus profonde qu'on ne le croit généralement. La seule juxtaposition de sociétés si différentes, autochtones et occidentales, fut source de relativisme et conduisit à poser un regard différent sur soi et sur les autres. À cet égard, le contexte d'alliance, donc d'une relative égalité entre les partenaires, intensifia le relativisme et, par conséquent, le doute de même que la distance par rapport à soi. Aux distances géographiques parcourues par les colons depuis le départ d'Europe de leurs ancêtres, se surajoutaient les distances culturelles également parcourues. Cela était fatalement déstabilisateur et ne pouvait que conduire à une remise en question de l'ordre naturel des choses, à sortir, encore une fois, ne serait-ce qu'un peu de l'*ethos* du destin. Cela est particulièrement frappant chez les jésuites.

Formés dans l'esprit de la Contre-Réforme, à la lutte à l'erreur, les jésuites, à leur débarquement, se représentent au milieu de

peuples sauvages et païens. Le père Lejeune qui avait l'assurance de la vérité et de la civilisation s'en alla hiverner en 1634 avec les Montagnais dont il apprit la langue. Un quart de siècle plus tard, il supervisait l'édition de la *Relation* de 1658 où s'exprimait la thèse du caractère relatif de toutes les cultures, à l'exception de la religion, évidemment (*R.J.* [1658] 1972, vol. 5 : 27-34). Missionnaire à Kahnawake, le père Lafitau poussa la démarche comparatiste jusqu'à écrire en 1722 une première œuvre d'anthropologie dont l'objet était la culture (1983 : 8-12). À la même époque, un professeur du collège des jésuites de Québec, le père Charlevoix parcourait le continent en canot depuis Montréal jusqu'à La Nouvelle-Orléans. Sa rencontre avec les Amérindiens nourrit sa réflexion sur sa propre société. À l'aide d'exemples, le plus souvent cités hors de leur contexte, il n'en retenait pas moins des arguments pour débattre de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, du droit au bonheur dans une vie plus « naturelle ». Certes ces idéaux ne résultaient pas exclusivement d'« influences » amérindiennes, il y avait déjà bien longtemps qu'ils inspiraient les penseurs européens. Il est cependant certain que le choc qui a résulté de l'observation des sociétés amérindiennes a nourri le courant humaniste de réflexion sur le monde moderne. Mais, pourrait-on objecter, les missionnaires jésuites appartenaient à l'élite. Leurs idéaux n'étaient pas nécessairement partagés par tous. Qu'en était-il du peuple ? Nous ne pouvons y répondre avec certitude, mais il nous paraît que ces courants d'idées ont débordé le cercle restreint des jésuites. Peut-être parce que ces derniers étaient des définisseurs de la culture et qu'ils exerçaient une grande influence ? En tout cas, nul ne doutera que les écrits d'autres religieux tels Gabriel Sagard, Marie de l'Incarnation, de militaires tels le baron de Lahontan ou le comte de Bougainville, d'interprètes tel Nicolas Perrot, de fonctionnaires tel Claude-François Le Roy Bacqueville de La Potherie, de coureurs des bois tel Pierre-Esprit Radisson ont jonglé avec ces idées. Les sociétés amérindiennes ont exercé une fascination sur les penseurs laïcs et religieux et, par extension, sur la société. Faute de preuves pour les milieux populaires, retenons le grand nombre de Canadiens devenus Indiens ou vivant parmi eux aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles. Par contre, il importe de le souligner, dans les traces écrites, la proximité et la

découverte mutuelle n'ont jamais conduit à la remise en question du rapport colonial (Charlevoix, [1744] 1976, vol. 3 : 117-118, 129, 268-269, 272-275, 283-288, 303, 308, 311, 321-322, 326-327, 340-342 ; Sagard, 1976 : 66, 72, 77 ; Lafitau, [1722] 1983, vol. 1 : 45, 51-52, 69, 95, 102 ; Marie de l'Incarnation, 1971 : 94, 99, 229, 718, 802, 962-964 ; Lahontan, 1990 : 287, 623, 630-632, 653-668, 677, 801-848, 876-885 ; Bougainville, 1757 : 29, 49, 58 ; Perrot, [1864] 1973 : 22-23, 72-75, 83, 117, 150 ; La Potherie, 1722, vol. 2 : 32, 42 ; Radisson, [1885] 1967 : 58-59, 124-125, 173-174, 190, 239-240).

Ces contacts, ce choc, ont été sources d'emprunts, de métissages, d'assimilation et de rejets, bref de transferts entre les cultures, de circulation des personnes et finalement de regards critiques, de distance par rapport à soi, de déstabilisation. S'ajoute donc à la mobilité géographique, la mobilité des valeurs et des comportements, donc la modernité.

L'ÉGALITARISME

La mobilité sociale et la réduction des barrières de classe ont été également caractéristiques de l'environnement canadien. En Nouvelle-France, la terre était abondante et la main-d'œuvre rare, l'homme était donc valorisé. Cela résultait évidemment des épidémies et ce n'est pas sans analogies avec l'Europe d'après la grande peste de 1348. Rappelons-nous la disparition des Iroquoiens du Saint-Laurent au XVI^e siècle, les terribles épidémies des années 1630-1660. L'immigrant n'avait pas de difficulté à trouver une terre dix fois plus grande qu'en France et à négocier son contrat avec un seigneur. Faute d'entente satisfaisante, il pouvait aller ailleurs. Encore la mobilité ! Ensuite, bien que l'accès à la propriété ait été très inégal, l'aménagement d'ensemble, grâce aux terres étroites et profondes, accordait à chacun un accès aux ressources du fleuve. Cet égalitarisme était à son tour producteur de mobilité : on pouvait toujours s'orienter vers la ville ou remonter le « Grand Fleuve » jusque dans les Pays d'En-Haut, les appartenances villageoises étant atténuées. La volonté d'attirer les immigrants, doublée de l'incapacité d'exercer les contrôles conduisirent à autoriser pour

tous, la chasse et la pêche, privilèges, pour la chasse tout particulièrement, réservés à la noblesse en France. La rareté de la main-d'œuvre favorisa également le doublement des salaires par rapport à la France. Il en résulta un net enrichissement du peuple. Dans les campagnes, on se désigna par le terme d'habitants plutôt que par celui de paysans, synonyme de misère et de servilité. L'enrichissement engendra comme ailleurs dans les autres colonies nord-américaines une baisse importante de la mortalité et tout particulièrement de la mortalité infantile. Il en résulta deux conséquences de la plus grande importance. La première renvoie à la subjectivité. Nous savons que les Canadiennes n'ont pas eu beaucoup plus d'enfants que les Françaises à cette époque. Cependant, à la différence de ces dernières dont seulement deux de leurs six enfants, en moyenne, atteignaient l'âge adulte, les mères canadiennes n'en perdaient que deux. Cela veut dire qu'enfin la vie l'emportait sur la mort et que les enfants survivants étaient désormais plus nombreux, deux fois plus, que ceux qui étaient décédés. Nous ne pouvons pas documenter ce que cela a signifié pour les parents, pour les mères tout particulièrement. Nous pouvons toutefois supposer que cela a eu pour effet de réduire le poids du destin sur la vie. Les femmes y ont probablement gagné en assurance. La seconde conséquence concerne la croissance démographique. Elle était à peu près nulle dans l'Europe du XVII^e siècle. Quel contraste avec les rives du Saint-Laurent ou de l'Atlantique où la population coloniale double à chaque génération ce qui implique également le doublement de l'écoumène, puisque la grande majorité des familles vit de la terre.

Le peuple n'eut pas qu'accès à des ressources abondantes, il eut également accès à des privilèges jusque-là réservés aux aristocrates. Nous avons déjà fait mention de la pêche et de la chasse, ajoutons la possession d'armes à feu, inaccessibles aux paysans de France, mais indispensables aux habitants dans la défense de la colonie contre les raids iroquois. Restait ensuite aux quêteux à monter à cheval ! Ce que firent les habitants, privant une fois de plus les nobles d'un privilège qu'ils croyaient exclusif. De surcroît, ces nobles étaient le plus souvent pourvus d'un titre récent, tel ce Bourdon de Dombourg dont l'inversion des syllabes ne convainc pas de l'ancienneté du sang bleu ! Enfin, n'oublions pas l'unification

linguistique antérieure de près de deux siècles en Nouvelle-France par rapport à la France. Le français s'est ici très rapidement généralisé et uniformisé. En somme, les classes populaires se sont enrichies et se sont approprié, avec la chasse, l'arme à feu, le cheval et le français, des signes distinctifs de la noblesse. La réduction des écarts a dilué le caractère de castes des classes sociales, elle a favorisé la mobilité sociale, elle a donné de l'assurance et de la dignité aux habitants et aux artisans. Cela vaut dans les villes comme dans les campagnes, dans la société coloniale comme dans les familles où les fils pouvaient facilement s'établir ailleurs ou encore partir, réduisant ainsi le pouvoir du patriarche (Delâge, 1992 : 159-163 ; Barbaud, 1984 : 125-185 ; Kalm, 1977 : 924).

Le contexte économique favorisait les initiatives. Bien qu'il y ait eu des esclaves, ce n'est pas l'esclavage qui donnait le ton à la société, mais plutôt les paysans et les artisans à l'aise. Certes, la condition des engagés pouvait être difficile, mais elle était temporaire et le système seigneurial ne pesait pas trop lourd dans un contexte de rareté de la main-d'œuvre. Les corporations ne dominaient pas l'artisan. Tandis que s'ouvraient de nouveaux marchés pour la fourrure, pour le poisson, pour le bois, etc., les élites souvent récentes ne pouvaient tout monopoliser et les détenteurs des plus vieilles traditions n'étaient pas toujours les plus aptes à profiter de situations nouvelles. À la tête de la société, des petits nobles appauvris venaient, tels Jean Talon et le comte Frontenac, refaire leur fortune ; à l'autre bout de la société, même si c'est exceptionnel, un Pierre Boucher, donné (ou domestique) des jésuites, pouvait devenir seigneur, un adolescent de Trois-Rivières tel Radisson, actionnaire de la Compagnie de la baie d'Hudson. L'ensemble de ces facteurs a contribué à la réduction des barrières de classe, à la montée de l'individualisme et à un certain égalitarisme tant dans les familles que dans la société.

LE RÔLE DE L'ÉTAT

Contrairement aux colonies américaines, la Nouvelle-France n'est pas née de la dissidence religieuse et politique. L'État joue un grand rôle dans la naissance et le développement de la colonie.

Dans la tradition aristocratique française, les classes supérieures étaient des parasites de l'État. De surcroît, sans l'appui militaire massif de l'État, les colonies françaises ne pouvaient rivaliser avec les colonies anglaises combien plus prospères et plus peuplées. Ajoutons à cela la supériorité navale de l'Angleterre sur la France de même que son avance pour le développement du capitalisme. Les Canadiens ont donc vécu et prospéré sous le parapluie de l'État français. Les marchands ont obtenu son appui pour la construction d'un réseau de forts et de postes dans tout l'intérieur du continent, d'autres, artisans et ouvriers ont travaillé aux fortifications, au transport, à la construction navale. Bref, le Canada est né avec et grâce à l'État. Par contre, malgré ses nombreuses entreprises guerrières et ses volontés de contrôle, par exemple en cherchant à regrouper les habitants dans des villages concentrés comme à Charlesbourg, l'obligation de continuer d'attirer des immigrants, la rareté de la main d'œuvre et la possibilité de partir ont constitué autant de freins à la tyrannie de l'État.

LA NATURE

La nature s'est présentée comme une ressource inépuisable, elle s'est également présentée comme une succession sans fin de terres et de pays accessibles par les voies d'eau. La densité d'occupation déjà faible des chasseurs-cueilleurs du Bouclier canadien et d'une partie des Grands Lacs accentuée, il faut le répéter, par l'écroulement de ces populations par épidémies ont laissé une forêt dense et giboyeuse. Les colons canadiens ont connu l'abondance, le bois n'a jamais manqué, pour le chauffage et la construction, l'alimentation non plus, la pêche et la chasse servant toujours d'appoints, ce qui protégea des famines. Le caractère apparemment inépuisable de ces ressources, doublé de la tradition européenne de braconnage ont conduit à la surexploitation. Au fur et à mesure de l'implantation des colons, les troupeaux de caribous et de wapitis disparaissent, les tourtes deviennent moins abondantes. Si l'on observe le plaisir de la pêche et de la chasse d'ailleurs souvent partagé avec des Amérindiens, on ne voit pas de retenue. Et l'arbre à chauffer, à faire meubles, étables, maisons et navires était

aussi un ennemi à abattre et à essoucher pour faire de la terre. Comme si l'envoûtement de la forêt avait été au point de risquer d'y basculer et qu'il avait fallu plus totalement la dominer (Kalm, 1977 : 749 ; Ouellet, Beaulieu, Tremblay, 1997 : 6) !

LA CONQUÊTE

Un siècle et demi après leur implantation, les colonies nord-américaines se distinguaient clairement de leurs métropoles et une volonté d'indépendance y émergeait. À la fin du Régime français circulait l'idée que le Canada se constituerait un jour en « royaumes ou en républiques » qui se sépareraient de la France. La conquête étouffa cette virtualité en même temps qu'elle la fit émerger pour les Treize Colonies britanniques (Bougainville, 1759 : 23 ; Ouellet, Beaulieu, Tremblay, 1997 : 3 ; Dumont, 1993 : 84-86, 155).

Pour les Canadiens, la Conquête relance le cosmopolitisme et la juxtaposition des cultures. Après les Amérindiens, voilà les Anglais ! Majoritaires chez eux mais minoritaires parmi les autochtones en amont de Montréal, les Canadiens le deviennent de la même manière dans l'Empire anglais d'Amérique. Intermédiaires entre les cultures dans la traite des fourrures et les explorations, les Canadiens le deviennent encore davantage et plus loin encore vers les Rocheuses, du nord au sud, ils le seront également pour les Américains, travaillant pour les marchands de Saint-Louis ou guidant Meriwether Lewis et William Clark vers les rives du Pacifique (Bray et Bray (dir.), 1993 : 1-41 : Journal de Joseph N. Nicolet ; Wood et Thiessen (dir.), 1987 : 156-220 : Journal de François-Antoine Larocque ; Lewis et Clark, [1893] s.d. : 2, 3, 20, 21, 27, 50, 53, 54, 67, 70, 71, 80, 81, 82, 189, 203, 209, 213, 224-229, 240, 244, 248, 252, 255, 272, 590, 1179, 1184, 1204 ; Franchère, 1969 : 204-322 ; Zanger, 1987 : 297-352 ; Abel (dir.), 1939 : 55-218 : The Voyage of Regis Loisel on the Upper Missouri).

Les Canadiens gardent donc cette possibilité de partir, de prendre le large, de s'engager pour l'Ouest. Au début du XVIII^e siècle, plusieurs s'étaient ainsi établis à Détroit. Au début du XIX^e siècle, ils le feront à la rivière Rouge ou en Oregon. Au plan économique, la colonie britannique du Canada a continué de

reposer sur la traite des fourrures jusqu'aux guerres napoléoniennes. De surcroît, avec la guerre d'Indépendance américaine et la redivision de l'Amérique entre deux puissances, les Britanniques ont reconduit l'alliance avec les Amérindiens sur des bases analogues à celles des Français d'avant 1760. Pour résister à la concurrence américaine, les Britanniques avaient besoin de pourvoyeurs de fourrures et de guerriers autochtones. De surcroît, tout comme au temps des Français, l'État colonial britannique devait distribuer des présents aux alliés, construire des forts, entretenir des garnisons. Contrairement aux États-Unis, le Canada ne pouvait continuer de se maintenir sans l'intervention de l'État. Cette continuité facilita l'adaptation des Canadiens au nouvel empire d'autant qu'appartenant déjà à la modernité de l'Amérique, ils avaient désormais pour métropole un pays jouissant des libertés bourgeoises qui reconnaissait la liberté religieuse et introduisait l'imprimerie.

Par contre, la Conquête marque plusieurs tournants fondamentaux. Elle vint également redéfinir le monolithisme des Canadiens : il était religieux, avec le départ des élites pour la France, il devint également social. La Conquête a donc interagi avec les prédispositions culturelles des Canadiens. Elle a cependant fait plus que cela et, à cet égard, elle constitue un nouveau paradigme. Le peuple canadien est un peuple conquis, assujéti. Cela affecte la structure sociale : les Canadiens français sont plus homogènes, tandis que l'ensemble de la société se stratifie par la langue et la religion. Cela concerne l'honneur également, celui du groupe ethnique, celui des hommes-soldats défaits à la bataille, celui des travailleurs exclus de la direction. Désormais, les entrepreneurs seront anglais, ou, plus souvent écossais, davantage imbus de l'esprit du capitalisme et plus près de l'État. Cela a conduit à la marginalisation des réseaux de production scientifique avec la France dans les domaines de la géographie, de la botanique tout particulièrement. Ensuite, la superposition d'un peuple de langue et de religion différente posait désormais l'avenir pour les conquis en termes de survivance. La politique britannique d'implantation des Loyalistes puis d'immigration massive, principalement des Irlandais, a visé à encercler et à « noyer » les Canadiens forcés au repli ethnique devant un mouvement migratoire perçu comme menaçant.

Cela a encore concouru à durcir le monolithisme et le repli sur la tradition au prix, du moins pour les élites, du refus de la modernité et de l'américanité.

En traçant les frontières du Québec de 1763, par la Proclamation royale, le gouvernement britannique créait, comme pour les Indiens, une réserve pour les Canadiens français avec leurs institutions dont il accentuait, pour la seigneurie tout particulièrement, le caractère conservateur tout en rendant impossible la reproduction d'autres Québec en Amérique (Simard, 1985 : 9). Ce point est central. Le régime démographique des colonies nord-américaines, avec le doublement de sa population aux 25 ou 30 ans, impliquait l'expansion, la mobilité, la marche vers une frontière toujours repoussée vers l'Ouest. Cela conduisit à fonder au-delà des Appalaches, d'autres Nouvelle-Angleterre, d'autres Virginie, d'autres Caroline. Ultérieurement, l'Ontario allait reproduire sa société au Manitoba, en Saskatchewan, *etc.* Avec la Conquête, les Canadiens français pouvaient continuer de partir individuellement, mais la possibilité de reproduire ailleurs leur société en Amérique, autrement que par villages, leur était enlevée. Ajoutons que les Pays d'En-Haut, le versant du métissage de leur société, leur échappaient également. Ensuite, les nations amérindiennes devenaient désormais des alliées des Britanniques, tandis que les Canadiens se voyaient traités à la fois comme et mieux que les Amérindiens, c'est-à-dire, en quelque sorte comme une nation conquise, mais tout de même une nation *primus inter pares* compte tenu du poids du nombre et de son appartenance à la chrétienté et à la « civilisation ». Il y aurait là les éléments structurels d'une tension avec les autochtones.

Y aurait-il également dans la Conquête des éléments de tension homme-femme, des éléments de transition du patriarcat à la matricentralité ? Nous l'avons vu, dès les débuts de la colonie, l'abondance des terres, la rareté de la main-d'œuvre, l'influence amérindienne, *etc.*, ont conduit à remettre en question les rapports d'autorité et tout particulièrement le pouvoir des pères. S'ajoutent à cela, la mobilité, la tradition des départs pour la traite des fourrures même si elle n'affecte qu'une minorité des hommes. Après la Conquête, les hommes vont partir bien davantage pour les fourrures mais surtout pour la coupe du bois. L'absence des hommes conduit,

tout comme dans les pays d'émigration, à leur marginalisation dans la cellule familiale (Brettel, 1986 : 265 ; Ouellet, Beaulieu, Tremblay, 1997 : 13). À l'absence prolongée se surajoute l'absence de prestige. La réussite de l'homme au travail, sur le champ de bataille, dans les domaines scientifiques, est celle des « Anglais ». Certes des élites de notables restaient ; cependant, si l'on se reporte un peu plus tard au moment de l'échec de la Rébellion de 1837 et de l'éviction des libéraux, c'est le clergé qui fut l'élite canadienne-française. Puisqu'elle n'avait pas d'enfants, cette élite se reproduisait par recrutement, source de mobilité ascendante des fils de toutes les classes. Cela serait à la source du rapprochement symbolique de la mère et du curé, le père étant l'exclu dans le triangle amoureux ? Cette piste nous conduit-elle à la thèse de Réal Ouellet sur « l'évolution de la figure du père nomade conquérant en père vagabond humilié » ou encore à celle d'André Vanasse sur le père vaincu et les fils castrés dans la littérature québécoise ? Cela vaut-il ou non pour toutes les générations et pour tous les milieux sociaux indistinctement ? Probablement pas. Enfin, cela n'est pas sans rapport avec la thèse de Heinz Weinman sur la nation-enfant abandonnée et trahie ou celle d'Eric Schwimmer de cette même nation qui n'ose pas devenir adulte en se libérant du joug paternaliste fédéral (Ouellet, Beaulieu, Tremblay, 1997 : 22 ; Vanasse, 1990 : 9-10, 90-100 ; Weinman, 1987 ; Schwimmer, 1995).

* * *

Nés monolithiques sous la coupe de l'État, les Canadiens se sont néanmoins vite approprié la modernité. Pour venir en Amérique, il leur a fallu rompre ne serait-ce qu'un peu avec la tradition et l'ordre des choses. Ils ont connu dès le départ un environnement cosmopolite caractérisé par le choc et la rencontre des cultures qu'ils ont vécu à la fois sur le mode des transferts culturels, des métissages et du rapport colonial de supériorité. Cela a accentué le relativisme et le doute par rapport à soi. Cela est très certainement au fondement de la facilité avec laquelle les Canadiens qui ont parcouru l'Amérique sont entrés en contact avec les nations autochtones. Cependant, persiste la tension fondatrice entre le monothéisme et le métissage qui est en outre marquée par le territoire : en aval de Montréal, l'espace plus homogène des

habitants ; en amont de Montréal, celui plus cosmopolite, des coureurs de bois et des voyageurs. Ce dernier espace géo-historique du métissage a été perdu. L'influence autochtone, l'enrichissement, la modification des rapports hiérarchiques ont engendré un relatif égalitarisme, lui-même porteur de liberté. Minoritaires parmi les Amérindiens, les Canadiens le sont ensuite devenus dans l'Amérique britannique, mais cette fois sur le mode d'un peuple conquis, ramené, tout comme les Amérindiens, à une réserve et menacé dans sa survie qu'allaient garantir la mère et le prêtre. Né sous la fleur de lys ? N'oublions pas l'iris versicolore, l'érable et l'oiseau du tonnerre ! Ayant grandi sous la rose ? Sans pouvoir, sans vouloir devenir adulte ? Le Canadien ? Le Québécois ?

Bibliographie

- Abel, Annie Heloise (dir.) (1939), *Tabeau's Narrative of Loisel's Expedition to the Upper Missouri*, traduit du français par Rose Abel Wright, Norman, University of Oklahoma Press.
- Barbaud, Philippe (1984), *Le choc des patois en Nouvelle-France. Essai sur l'histoire de la francisation au Canada*, Sillery, PUQ.
- Bédard, Marc-André (1978), *Les protestants en Nouvelle-France*, Québec, La Société historique de Québec (coll. Cahiers d'histoire, 31).
- Bonnefois, Jean-Claude (attribué à) (1978), *Voyage au Canada fait depuis l'an 1751 à 1761*, préface de Claude Manceron, Paris, Aubier Montaigne.
- Bougainville, Louis-Antoine, comte de (1759), « Mémoire sur l'état de la Nouvelle-France », dans P.-G. Roy (dir.), *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec, 1923-1924*, Québec, Imprimeur du roi, p. 1-71.
- Bray, Edmund C., et Martha Coleman Bray (dir.) (1993), *Joseph N. Nicollet on the Plains and Prairies. The Expedition of 1838-39 with Journals, Letters, and notes on the Dakota Indians*, St-Paul, Minnesota Historical Society Press.
- Brettel, Caroline (1996), *Men who migrate, women who wait. Population and History in a Portuguese Parish*, Princeton, Princeton University Press.
- Carle, Pierre, et Jean-Louis Minel (dir.) (1972), *L'homme et l'hiver en Nouvelle-France*, Montréal, Hurtubise HMH (coll. Documents d'histoire, Cahiers du Québec).
- Cartier, Jacques (1986), *Relations*, édition critique par Michel Bideaux, Montréal, PUM (coll. Bibliothèque du Nouveau Monde).
- Charbonneau, Hubert, et al. (1987), *Naissance d'une population. Les Français établis au Canada au XVII^e siècle*, Montréal et Paris, PUM et PUF (coll. Travaux et documents, Cahier 118, Institut national d'études démographiques).
- Charlevoix, Pierre-François-Xavier de, ([1744] 1976), *Histoire de la Nouvelle-France*, France, Paris, Nyon, réédité intégralement, 3 vol., Montréal, Élysée.
- Davault, Diane (1994), *L'algonquin au XVII^e siècle. Une édition critique et commentée de la grammaire algonquine du Père Louis Nicolas*, Québec, PUQ.
- Dechêne, Louise (1974), *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, Montréal, Plon.
- Delâge, Denys (1989), « L'Alliance franco-amérindienne 1660-1701 », *Recherches amérindiennes au Québec*, XIX, 21, p. 3-16.
- Delâge, Denys (1992), « L'influence des Amérindiens sur les Canadiens et les Français au temps de la Nouvelle-France », *Lekton*, 2, 2 (automne), p. 103-191, 275-291.
- Delâge, Denys, Jean-Pierre Sawaya et Marc Jetten (1996), « Les sept feux, les alliances et les traités. Autochtones du Québec dans l'histoire », *Pour sept générations*, C.D. ROM, Legs documentaire de la Commission royale

- d'enquête sur les peuples autochtones, Ottawa, Libraxus Inc.
- Dollier de Casson, François, et René de Bréhant de Galinée (1903), *Ce qui s'est passé de plus remarquable dans le voyage de M. Dollier et Galinée (1669-1670)*, James H. Coyne (dir.), Toronto, Ontario Historical Society (coll. Ontario Historical Society Papers and Records, IV, Exploration of the Great Lakes, 1669-1670).
- Dumont, Fernand (1993), *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal.
- Franchère, Gabriel (1969), *Journal of a Voyage on the North West Coast of North America during the Years 1811, 1812, 1813 and 1814 by Gabriel Franchère*, transcription et traduction Wessie Tipping Lamb, Lamb W. Kaye (dir.), Toronto The Champlain Society, (coll. Manuscrit français).
- Havard, Gilles (1992) *La Grande Paix de Montréal de 1701. Les voies de la diplomatie franco-amérindienne*, Montréal, Recherches Amérindiennes au Québec.
- Jennings, Francis (1993) *The Founders of America*, New York, W.W. Norton et Co.
- Kalm, Pehr (1977), *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, traduit et annoté par Jacques Rousseau, Guy Béthune et Pierre Morisset, Montréal, CLF.
- La Potherie, Claude-Charles Le Roy Bacqueville de (1722), *Histoire de l'Amérique septentrionale*, 4 vol., Paris, J. L. Nion et F. Didot.
- Lafitau, Joseph-François ([1722] 1983), *Mœurs des Sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, Edna Hindie Lemay (dir.), 2 vol., Paris, Maspero.
- Lahontan, Lous-Armand de Lom d'Arce, baron de (1990), *Œuvres complètes*, R. Ouellet et A. Beaulieu (dir.), 2 vol., Montréal, PUM.
- Lebeau, Claude ([1738] 1966), *Aventure du Sr. C. Le Beau, avocat en parlement ou voyage curieux et nouveau parmi les sauvages de l'Amérique septentrionale*, Amsterdam, Herman Hytwerf, réimpr. New York, Johnson Reprint, vol. 1.
- Lewis, Meriwether, et William Clark ([1893] s.d), *The History of the Lewis and Clark Expedition*, Elliott Coues (dir.), réimpression non datée, 3 vol., New York, Dover Publications.
- Marie de l'Incarnation (1971), *Correspondance*, Guy Oury (dir.), Solesmes, Abbaye Saint-Pierre.
- Mathieu, Jacques (1991), *La Nouvelle-France. Les Français en Amérique du Nord XVI^e-XVIII^e siècle*, Québec, PUL.
- Nelson Memorial (1696), dans Edmund Bailey O'Callaghan (dir.) (1853-1887), *Documents Relative to the Colonial History of the State of New York*, 15 vol., Albany, A. Weed (coll. NYCD).
- Nicolas, Louis (attribué à) (circa1685), *Histoire naturelle des Indes occidentales*, par M.L.N.P.¹, Bibliothèque nationale de France, Fr. 24225 (Ancien oratoire, 162).
- O'Callaghan, Edmund Bailey (dir.) (1853-1887), *Documents Relative to the Colonial History of the State of New York*, 15 vol., Albany, A. Weed (coll. NYCD).
- Ouellet, Réal, Alain Beaulieu et Mylène Tremblay (1997), « Identité québécoise, permanence et évolution », dans Laurier Turgeon, Jocelyn Létourneau et Khadiyatoullah Fall (dir.), *Les espaces de l'identité*, Sainte-Foy, PUL, p. 62-98.

1. Nous savons seulement que l'auteur de ce document est M.L.N.P., initiales qui se décoderaient : Monsieur Louis Nicolas, prêtre.

- Perrot, Nicolas ([1864] 1973), *Mémoire sur les mœurs, coutumes et religions des Sauvages de l'Amérique septentrionale*, R.P.J. Tailhan (dir.), Montréal, Élysées.
- Proulx, Gilles (1984), *Entre France et Nouvelle-France*, Ottawa et Laprairie, Parcs Canada et Marcel Broquet.
- R.J. ([1658] 1972), *Relations des Jésuites*, 6 vol., Montréal, Éditions du Jour.
- Radisson, Pierre-Esprit ([1885] 1967), *Voyages*, Gideon D. Scull (dir.), New York, Burt Franklin.
- Sagard, Gabriel (1976), *Le grand voyage du pays des Hurons*, présentation par Marcel Trudel, Montréal, Hurtubise HMH (coll. Documents d'histoire, Cahiers du Québec).
- Schwimmer, Eric (1995), *Le syndrome des Plaines d'Abraham*, Montréal, Boréal.
- Simard, Jean-Jacques (1985), « Préface », dans Richard Dominique et Jean-Guy Deschênes, *Cultures et sociétés autochtones du Québec, Bibliographie critique*, Québec, IQRC (coll. Instruments de travail, 11), p. 7-18.
- Vanasse, André (1990), *Le père vaincu, la Méduse et les fils castrés. Psychocritiques d'œuvres québécoises contemporaines*, Montréal, XYZ (coll. Études et documents).
- Weinman, Heinz (1987), *Du Canada au Québec : généalogie d'une histoire*, Montréal, L'Hexagone.
- White, Richard (1991), *The Middle Ground. Indians, Empires, and Republics in the Great Lakes Regions, 1650-1815*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Wood, Raymond W., et Thomas D. Thiessen (1985), « Early fur traders on the Northern Plains. The Canadian traders among the Mandans and the Hidatsa Indians, 1738-1818 », *The Missouri Journal and the Yellowstone Journal of François Antoine Larocque*, Oklahoma, Norman University, p. 129-221.
- Zanger, Martin N. (1987), « Pierre Paquette, winnebago mixed blood profiteer or tribal spokesman ? », dans Donald L. Fixico, *An Anthology of Western Great Lakes Indian History*, Milwaukee, University of Wisconsin, p. 297-352.